

ment les espérances qui saluèrent son apparition, deviendra ce lien indissoluble qui doit unir les membres d'une même famille, ce "terrain ami" où tous les élèves du Collège Joliette se grouperont autour de leur *Alma Mater*, et contribueront de concert à son développement et à ses progrès.

S'il suffisait de notre dévouement pour faire vivre la *Voix de l'Ecolier*, nous croirions être en mesure de lui promettre une existence longue et prospère; le travail ne nous épouvante pas, les sacrifices pour une œuvre aussi utile ne nous coûteront jamais; mais nos faibles moyens personnels sont trop au-dessous de cette tâche et, aujourd'hui comme au début de notre carrière, nous sollicitons de la générosité de nos amis des articles aussi nombreux que possible et quelque peu de ce "vil métal" indispensable au succès de toute entreprise.

CORRESPONDANCES D'EUROPE.

LETTRE DE FRANCE.

Paris, le 25 Juin 1877.

M. le Rédacteur,

A votre œuvre [que je connais par la bienveillance d'un ami] comme à toutes celles qui regardent spécialement la jeunesse, sont acquises toutes mes sympathies; et depuis que je lis votre intéressant-petit journal, je n'ai éprouvé qu'un regret, c'est qu'il ne fût pas quotidien.

La *Voix de l'Ecolier* fait entendre des accents de maître et, sans aucun doute, la noble pensée qui l'a créée continuera à inspirer le généreux dévouement qui a su la rendre dès l'abord si vivante et si riche d'avenir. Par elle, les anciens élèves et les élèves actuels du Collège Joliette resteront unis par le cœur et la pensée: c'est pour les uns la feuille du souvenir, pour les autres, l'occasion d'un travail utile et d'une ardente émulation.

Je m'étais borné jusqu'à ce jour à la lecture attrayante de votre excellente publication, lorsque votre gracieuse invitation et l'impérieux "écrivez" de mes amis,—malgré la persuasion où je suis qu'un bon lecteur vaut mieux qu'un médiocre correspondant—m'ont fait un devoir d'écrire; car il en est à qui je ne sais rien refuser... Vous préférez que je paie ainsi mon abonnement?...soit! ne vous plaignez pas si la monnaie est mauvaise...

Je crois à l'*autre Monde*, bien que je ne le connaisse que par les livres; et j'avoue que j'ai bien des fois regretté de n'y pas appartenir lorsque de poignantes humiliations, ont été infligées à notre pauvre chère France. Mais je

crois à la régénération par le Christ qui aime les Français lorsque les Français aiment le Christ.

De quoi un Français peut-il vous entretenir sinon de son pays! Sous le titre de "VOYAGE A TRAVERS LA FRANCE" je vous parlerai de ses monuments, de ses richesses naturelles, scientifiques et artistiques. Ces échos lointains de la Mère-Patrie vous intéresseront-ils? ...Si par malheur vous trouvez à mon langage une malencontreuse influence soporifique, pardonnez à ma plume inhabile de peindre si mal ce qu'en mon cœur de Français je sens si bien.

L'Exposition annuelle des œuvres d'art qui vient d'avoir lieu comme les années précédentes au Palais de l'Industrie, me fournit naturellement aujourd'hui une matière intéressante et qui viendra corroborer le remarquable article sur l'ART CONTEMPORAIN publié dans la *Voix de l'Ecolier* du 1er Janvier 1877.

Le Palais de l'Industrie, situé sur l'Avenue des Champs-Elysées, à l'Ouest de Paris, occupé une superficie d'environ 45000 mètres et forme un rectangle long de 234 mètres et large de 108. L'extérieur de l'édifice est en pierres de taille et l'intérieur, y compris les planchers, en fer fondu ou forgé. C'est une œuvre admirable où l'architecte Viel et l'ingénieur Barrault ont très-habilement allié la maçonnerie et le fer. Il fut élevé pour l'exposition de 1855.

Chaque année le mois de Mai y ramène la foule anxieuse des artistes dont les travaux servent de distraction à plus de dix mille curieux tous les jours.

J'ai parcouru en une journée les vastes et splendides salles du Palais où l'on peut à peine circuler par moments, et parmi les 4582 tableaux ou statues qui composent l'exposition, je ne vous citerai que les sujets que la critique a tout particulièrement signalés à la curiosité publique.

Voici d'abord la *Femme de Loth*, peinture extravagante, aux dimensions gigantesques et bizarres. On se demande ce que peut être cette femme d'un blanc neigeux qui porte un panier au bras comme si elle revenait du marché et ce vieillard qui s'avance d'un air piteux entre deux personnages que l'on dit être des anges, mais qui ne rappellent l'ange que par les ailes dont on les a affublés. Est-ce la Dame Blanche? est-ce une dame, une nymphe ou une blanchisseuse?... On ouvre son guide!... tiens! c'est la *Femme de Loth*!... on s'éloigne déconcerté en disant: « Je n'aurais jamais cru... » et d'autres ajoutent: « ça manque de sel.»

Plus loin on remarque *Judith à Béthulie*. La peinture est harmonieuse, mais l'artiste représente cette scène biblique comme le cinquième acte d'une tragédie jouée en plein air sur les tréteaux du Pont-Neuf. Judith, montée sur un pan de muraille, élève à bras tendu la tête d'Holopherne et la présente aux Juifs qui acclament leur libératrice. On croirait plutôt à la représentation d'une sanglante émeute de Juillet qu'au fait de l'histoire sainte qu'on a voulu reproduire. Ce qui étonne certains amateurs, c'est de lire au fond du tableau: « Acquis par l'Etat » d'autres ajoutent: « Eh! qui donc l'aurait acheté? »...

Voici le *Festin des Muses* où l'on trouve généralement